

Gilles Clément

La Sagesse du Jardinier

9

1 | Un tour de jardin

Le monde des jardins compte les jardiniers. Sans lesquels rien n'existerait. Mais il assemble autour de lui les diffuseurs, les propagandistes, les entrepreneurs, les fournisseurs, les journalistes et tout un peuple érudit, rodé à l'art d'en parler, qu'on appelle amateurs. De *amare*, aimer.

L'amateur de jardins n'est pas un velléitaire quelconque. Il approfondit, voyage, compare, s'informe, assiste aux manifestations, colloques et symposiums, se forge une opinion, cultive son savoir en l'affinant. C'est un savant. Aujourd'hui, le mot « passion » occupe sans nuance la gamme étendue des plaisirs de l'esprit. « Amateur », amoindri par l'usage, désigne une catégorie non-professionnelle, donc superficielle, incapable d'atteindre la question en son cœur. L'amateur de jardins fait exception.

L'amateur n'est pas forcément jardinier. Le jardinier, lui, ne saurait être amateur de son propre art. Il est dedans. Il n'y a pas de jardinier-amateur, tandis qu'il y a des amateurs de jardins.

À un moment, les uns et les autres se rencontrent pour un tour de jardin. Le jardinier livre son expérience que l'amateur organise aussitôt dans ses

archives personnelles. L'amateur détient suffisamment d'informations (et de rêves accompagnés) pour engager lui-même la visite d'un jardin inconnu. Et la commenter.

Interrogé sur ce qu'il voit, l'amateur parle de l'espace et des espèces qui s'y développent. En toutes circonstances, il déploie ses talents de botaniste – botaniste d'ornement? – rien de la flore des jardins ne lui est inconnu. Il décrit minutieusement les plantes, évoque leur degré de rareté, les difficultés pour les débusquer par le monde, les acheminer, les agencer dans le bon ordre.

Un auditoire attentif constitue les meilleures conditions de son envol. Si rien n'interrompt le discours, rien ne brise la bulle enchantée dans laquelle l'amateur-guide protège et nourrit son émoi, il se peut qu'on en vienne à l'Histoire et son déferlement. Alors, dans le jardin, l'amateur spécialement éclairé par une ardeur interne, volant d'un indice à l'autre, découvre les ruines de Babylone, une colline sacrée où s'exerce la mémoire des philosophes hellènes, un bassin mogol négligé par Alexandre dans le fond du vallon, un portique mudéjar où soupira Boabdil en quittant l'Alhambra, et ainsi jusqu'à épuisement des citations.

Épuisé, l'amateur en viendra aux conclusions, heureux d'annoncer la date d'une future visite : bientôt le jardin de Monsieur et Madame Untel. Très protégé, inaccessible même, un privi-

lège. À titre exceptionnel les propriétaires ont accepté de nous recevoir, les photos sont autorisées à condition de ne pas être publiées, etc. Il y aura des « Oh » d'extase.

Toute ma compassion va à monsieur et madame Untel qui, je le sais par ailleurs, ne sont pas complètement fâchés de montrer leur chef-d'œuvre, en assurant toutefois que c'est bien là le plus mauvais moment de l'année : vous seriez venus un mois plus tôt !

L'amateur, en ce cas, ne désarme pas. Il entreprend un discours sur la météo.

La sécheresse, les coups de vent, les tornades, le gel, les nuages, le calendrier des saints constituent une source inépuisable de désolation et de stratégie jardinières.

Bien que l'amateur soit un expert en tout, le rythme des intempéries lui échappe. Le ciel et ses changements concernent l'humanité entière. Chacun peut raconter l'aventure dont il a été victime. Le partage des malheurs assemble les humains sur un front solidaire face à la nature. Chacun se grandit d'une fatalité tout en reconnaissant que celle de son voisin n'est pas sans intérêt.

Sur cette communion météorologique s'achève ce qu'on appelle, en langue universelle, un « tour de jardin ». La horde ignifugée ou *water-proof* (selon le temps) se disloque après avoir fondu en remerciements.

Il semble alors que tout soit dit.

Par la force des choses – par les circonstances et le métier – je me compte au nombre des amateurs et des Untel. Lorsqu’il s’agit de faire visiter mon propre jardin, je tiens à la disposition des imprudents « visiteurs – amateurs » une complainte expérimentée. La tempête cyclonique de l’hiver 1999 m’aide au-delà des espérances (à l’heure où j’écris, la sécheresse de l’été 2003 promet assistance).

Le fouchtra-ouest où séjournèrent d’intéressantes espèces ombrophiles ressemble aujourd’hui à un roncier hirsute. Ici, le jardinage tient de l’héroïsme. Il suffit de nommer quelques rescapés du désastre d’un air détaché, en traversant « à la sioux » une galerie épineuse, pour faire naître chez les visiteurs un sentiment d’aventure partagée.

Coiffé d’un chapeau de brousse, armé d’un sécateur, saisissant une machette à l’approche d’un rosier-liane devenu subitement monstrueux, je propose un éco-tour-de-jardin animé par l’éco-guide que je deviens alors, jetant à la cantonade quelques exclamations utiles :

« Attention au gué il y a des sangsues dans l’eau. »

« N’approchez pas la Berce de trop près, la sève de cette plante occasionne des brûlures au moindre contact » (le guide explique volontiers l’effet photo-sensibilisant de la grande berce du

Caucase en donnant quelques exemples). Ou bien encore, sur un ton plus évasif :

« La digitale, tout comme l'if et la morelle noire, est un poison violent... »

Le but étant d'aimablement terrifier les visiteurs sans faire courir de risque. Par ce dosage d'informations, la nature prend forme dans ses contradictions, accueillante et cruelle, sombre et brillante, capable, en une image prise à n'importe quel point du paysage, de faire naître l'inquiétude et l'admiration. Ce qui intéresse les visiteurs n'est pas tant la vie que ce qui la met en danger.

Que se passe-t-il après la visite ? Le guide a-t-il encore assez d'énergie pour redevenir jardinier ?

Une rumeur chasse l'autre : le chant des oiseaux remplace le babillage humain. Petit à petit, les animaux retrouvent leur place et se montrent. On les avait oubliés. À juste titre car ils s'étaient cachés.

Pourtant, on croyait bien avoir fait le tour de la question en même temps que celui du jardin. La flore, le style, l'architecture, l'ornement, la lumière, l'eau, le temps qui passe, le temps qu'il fait, rien ne semblait manquer à la description. Jardin-objet destiné à celui qui le regarde comme un tableau. Espace d'aménité pour qui l'entretient comme un territoire de propreté. Prolongation légitime d'une maison bien récurée. Les autres

habitants, visibles ou invisibles, de cet environnement sous surveillance ne semblent jamais y avoir droit.

Les livres de jardin ne parlent pas des animaux en liberté, sauf pour expliquer comment lutter contre eux¹.

Des habitants naturels il n'est jamais question. Les ouvrages se taisent obstinément sur les taupes de Babylone, les hannetons de Villandry, les libellules de Versailles, les couleuvres de l'Alhambra. Et pourtant, ils doivent encore y trouver demeure. Cependant, ni les uns ni les autres ne participent de l'artifice dont les jardins se réclament. La tradition exclut du territoire jardiné toutes les espèces vivantes animales et végétales, échappant à la maîtrise du jardinier. Les êtres vagabonds n'y ont pas de place.

L'avènement écologique bouleverse cette vision. Dans son principe, il intéresse la nature entière et non le jardin en particulier. Cependant, le jardin est fait de nature. Oiseaux, fourmis, champignons, insectes et graines légères ne connaissent pas les frontières entre le territoire policé et l'espace sauvage. Pour eux, tout est habitable.

L'apport incessant d'espèces mobiles représente une énergie considérable contre laquelle la

1. Exception faite de revues spécialisées en écologie : *Les Quatre Saisons du Jardinage* par exemple.

lutte jardinière se transforme en guerre. Les armes ne manquent pas. Elles forment le gros des magasins réputés défendre le jardin mais qui en réalité l'attaquent. En tête de gondole une effrayante panoplie de produits anti-taupes suivis de poudres diversement colorées destinées à l'éradication des fourmis, mulots, limaces, pucerons, araignées rouges, aleurodes, cochenilles, anguillules, etc.

Dans le jardin de mon enfance, il fallait se plier aux règles : suivre sans discussions les ordres commerciaux. Nous devions enfumer, pulvériser, brûler, désherber, traiter de toutes les manières la nature rebelle, désastreusement inventive.

J'avais appris à intimider les taupes à l'aide de bouteilles à cul cassé, enfoncées dans le sol, goulot au vent, de façon à produire des sons faisant fuir l'animal. La pelouse hérissée, devenue terrain miné, occasionna quelques accidents. Elle attira surtout les sarcasmes des admirateurs de *greens* qui voyaient dans ce chef d'œuvre une piètre déclinaison de l'Arte Povera.

On disposait aussi quelques tessons de verre aux bons endroits que la taupe, habile en contournements, évitait. Hémophile censée périr à la moindre coupure, elle devait ne pas en réchapper. Nous n'avons jamais retrouvé le cadavre d'une taupe exsangue. Les bris de verre, eux, remontaient à la surface, émaillant l'herbe de couleurs scintillantes.

La technique du tuyau d'arrosage, dispendieuse en eau, montre ses limites à celui qui espère noyer de cette façon les animaux souterrains. Quelques résurgences éloignées du trou inondé révèlent assez vite les capacités viaires du réseau. Immenses, désespérantes.

Dans le jardin de mon père, les fusées fumigènes fonctionnèrent une seule fois. Une rumeur courait : la fumée, apparentée au gaz moutarde, aurait conduit deux jardiniers incendiaires à l'hôpital de Guéret. Après avoir expérimenté les appâts les plus divers – dont le ver de terre en kit, d'un gris brunâtre peu appétissant, tout droit sorti d'un tube dentifrice qu'il fallait presser en prenant garde de ne pas toucher le produit avec les doigts (l'odeur « humaine » disait-on avec des mines entendues) –, nous étions convenus que seuls les poisons sérieux, attestés par les grands empoisonneurs de l'Histoire, nous permettraient d'atteindre le but : exterminer les taupes.

L'assassinat des taupes à la strychnine demande expérience et patience.

Nous procédions aux cérémonies dans la plus grande rigueur. Pour tuer les taupes, d'abord tuer les vers. Les vers capturés mouraient emmêlés se tordant de douleur. Qui a procédé à ce double meurtre sait combien cela occupe le temps et l'esprit, plongeant le jardinier dans le doute. Si l'on était taupe, on ne voudrait à aucun

prix de ce gel rouge et bleu de vers inanimés. Qu'allait-il se passer ?

Toutes ces expériences conduisaient à une diminution temporaire du nombre de taupinières sur la pelouse, vers le milieu de l'été, sans qu'il soit jamais possible de déterminer si cela était dû à nos efforts ou à la sécheresse. L'animal, en saison chaude, approfondit ses galeries, s'éloigne vers les bois et les fonds humides où il trouve sa nourriture. Quoi qu'il en soit, nous entretenions avec la taupe une relation quotidienne qui nous liait à elle de façon intime. Aussi, lorsqu'il nous arrivait, par malheur, d'en capturer une, nous étions émus, abasourdis d'une si prégnante victoire et comme désolés de constater que l'animal ne bougeait plus. Il demeure en nous quelque chose du chat jouant avec la souris, tant que la souris vit.

Impossible de faire le tour de la question taupière tant il existe de produits et de méthodes à disposition. Une dernière, cependant, pour achever ce parcours : le fusil de chasse. Aux heures dites – le matin, le midi et le soir –, se tenir prêt à tirer dans la taupinière ou à côté, peu importe : la déflagration provoque un arrêt du cœur de l'animal. Parfois aussi du chasseur. J'ai assisté à ce spectacle : un jardinier-militaire sautant par la fenêtre de la cuisine, arme à la main. Il avait vu bouger la terre...

Chaque espèce déclarée nuisible génère des trésors d'inventions meurtrières. Le jardinier, sûr

de son bon droit d'éradicateur, baigne dans une paranoïa activement entretenue par les vendeurs de poisons. Il se rend esclave d'une pratique compliquée, inutile et nuisible. Tout ce qui ne procède pas de son « projet » doit être effacé du paysage. Les animaux gênent.

Lorsque j'ai pu acquérir un terrain, la question s'est posée : est-il possible en ce lieu, suffisamment abandonné pour accueillir une sauvagine, de combiner un jardin à la nature elle-même ? Établir un territoire de partage ? Les animaux y trouveraient-ils leurs compte ? Accepteraient-ils ma présence ? Comment ré-apprivoiser une faune si longtemps pourchassée ?

Autour de moi, aucun exemple pour m'aider. Je devais faire mon expérience. J'avais décidé qu'une part du jardin – en tant que biomasse, feuilles, fruits, rhizomes, graines, etc. – reviendrait aux animaux habitués à s'en nourrir. Cela revenait à céder également une part d'espace.

Sans le vouloir à ce point, le désirant tout de même, de façon lente et imprécise, j'ai fait un jardin pour les animaux.

Une maison aussi.

Aucune planification savante. Les choses se sont faites ainsi. Le « tour de jardin », si j'avais à le commenter au plus près des réalités, commencerait par une description des habitats : place faite aux

habitants, les animaux. Quelques-uns de ces habitants me sont devenus familiers. Ceux-là portent un nom auquel ils ne sont pas sensés répondre : simples repères dans la foule que je sais innombrable.

Léopold, le plus effronté, se montre le matin tôt et deux heures avant le coucher du soleil en été. C'est un chevreuil adulte (*Capreolus capreolus*). Il traverse le talus à l'ouest pour atteindre les grandes berces (*Heracleum mantegazzianum*). À l'ombre du cornouiller du Japon (*Cornus kousa sinensis*). Il épiluche la tige rugueuse de la plante en frottant ses bois jusqu'à la pulpe, goûte et s'en va plus loin. Il prélève çà et là une bouchée de feuillage sans jamais s'attarder. Madame Léopold et les quatre faons, plus farouches, procèdent de la même façon. Un passage de chevreuils, à raison d'une famille pour un jardin perdu dans la forêt, laisse peu de traces visibles. Sauf en hiver quand les animaux cherchent le tanin des jeunes arbres et rongent l'écorce. Le territoire dont je fais l'inventaire autour de la maison ne peut probablement pas recevoir un nombre supérieur de ces cervidés élégants et rustiques. Ils dorment à même le sol, sans niche ni tanière. Je trouve des litières d'herbes couchées dans le champ, entre les arbres plantés qui ferment cet espace sur son quatrième côté. Les trois autres comportent des lisières anciennes et hautes. Elles transforment la prairie en gagnage,

lieu de sécurité où le gibier vient pâtre. Il n'est pas rare d'y trouver Léopold au crépuscule parmi les fenouils abondants dont il apprécie le goût. Si l'on demeure immobile à l'observer, il « aboie » en sautant comme les impalas de la savane africaine. Si l'on persiste, il décrit un large cercle autour de l'observateur en jetant ses cris par à-coups, manœuvre d'intimidation sans effets : il tient à faire savoir que le champ est son domaine.

Gaston appartient à une dynastie de ragon-dins (*Myocaster coipus*) nichant parmi les racines d'un vieux chêne en porte-à-faux sur la rive.

De nature placide, il parcourt le plan d'eau en prenant son temps. À la vue d'un piéton il ralentit encore, mesurant avec circonspection ses possibilités de fuite. Mais Gaston est curieux. Il approche si près qu'on peut lui compter les moustaches. Il passe comme si de rien n'était, indifférent à tout ce qui ne concerne pas son milieu d'élection : l'eau, où il se déplace sans effort et sans vague ; à peine un sillon de surface, trace éphémère sans rapport avec la masse imposante de son corps. En réalité, il guette le guetteur et s'en méfie. La direction qu'il emprunte n'est qu'un leurre pour tromper l'ennemi sur l'adresse exacte de son gîte. Avec beaucoup de patience, dissimulé par les buissons, en gardant le silence, on peut voir Gaston revenir sur ses pas, monter sur la rive, s'ébrouer et rentrer chez lui. Au crépuscule, je l'ai vu s'intéresser aux herbes

en feston au-dessus de la crique. La berge en redans, sculptée comme une falaise par le batillage régulier des vagues, constitue un obstacle pour gagner les hauteurs. À plusieurs reprises, il a tenté d'escalader cette marche trop grande, mais son corps pesant le tirait vers le bas. Il a fini par trouver une passe entre les bruyères et la houlque laineuse (*Holcus lanuginosus*). Puis il a entrepris l'ascension de la colline, destination étrange pour un animal aquatique. Plus étrange encore : le cri émis à intervalle régulier, imitant à s'y tromper celui des canards. Les ouvrages classiques ne parlent pas de la plainte ragondine. Se plaignait-il, appelait-il une Gastone ? Nous avons trouvé son cadavre à deux mètres de son habitat principal le jour suivant. Gaston a eu droit à un enterrement digne et simple, en petit comité, sur le flanc ombré qui longe le ruisseau, son territoire.

La vie des ragondins n'est pas très longue. Leurs cadavres appréciés des charognards, nécrophages et autres fossoyeurs disparaissent rapidement. Il arrive que l'on retrouve seulement la tête avec les deux grosses dents jaunes usées bien nettoyées. J'ai découvert un de ces reliefs sous la faîtière de la maison où Décibelle cache ses prises. Décibelle est une fouine bruyante et odorante. Elle fouille sans ménagements l'épaisseur du double-toît entre les voliges et un lit de « placo » parfait pour ses glissades... Depuis l'arrivée de Décibelle,

les petits rongeurs trotinant au-dessus de nos têtes ont disparu. Musaraignes, souris, campagnols roussâtres servent de nourriture aux mustélidés dont la fouine fait partie. De mœurs nocturnes, elle barouille le soir tombé et rentre le matin vers cinq heures. Plusieurs fois dans la nuit on l'entend se frayer un chemin par n'importe quel bout du toit dans les galeries de laine de verre. Elle vient nourrir ses petits dont l'urine filtre au travers du plafond. À plusieurs reprises j'ai dû sévir, utilisant le manche à balai pour frapper sous la nichée. Décibelle a déménagé vers la salle de bains où elle ne gêne pas les dormeurs.

Ses visites se sont espacées : il y a concurrence.

Dans le toit, Edouarda fait la loi.

Le 18 mai 2003 à 23 heures, des coups violents, que Décibelle la bruyante n'aurait jamais distribués, résonnent à l'aplomb du conduit de cheminée. La trémie du toit n'est pas solidaire du conduit. Il y a des espaces. Torche à la main, je tente de voir quel animal agité est à l'origine des coups. Sur le plus grand des jours, l'anneau d'une couleuvre à ventre clair passe lentement. Le diamètre impressionnant du corps correspond à un animal approchant les deux mètres. Longueur ordinaire du sanghyar² adulte, autrement nommé couleuvre verte et jaune³.

2. Nom vernaculaire de la couleuvre verte et jaune ou Zamenis en Berry et Marche Limousine.

D'après une légende locale, le sanghyar ne serait pas originaire du Limousin. Il s'agirait d'un serpent exotique, parachuté dans les années 60 sur tout le territoire pour venir à bout des vipères dont le pays était infesté. Les témoins affirment se souvenir du passage des avions au-dessus des forêts et des landes. Que n'a-t-on pas fait dans les années 60!

La couleuvre verte et jaune appartient à la faune indigène. Vindicative, combattante, elle compte parmi les plus gros ophidiens d'Europe avec la couleuvre de Montpellier. Rollinat⁴ la décrit comme rétive à toute domestication, capable de mordre sans lâcher prise. Il portait des marques de ces morsures, sans danger mais douloureuses. L'animal captif, séparé des autres reptiles étudiés dans son laboratoire d'Argenton-sur-Creuse était aussi sauvage à la fin du séjour qu'au début. À la saison des amours, les ébats des couples prennent une allure de pugilat. J'étais donc le témoin étonné d'une copulation faîtière. Il se passe beaucoup de choses dans le toit. Ce soir-là, je ne cherche pas à découvrir le partenaire. À l'aide du balai à tout faire, debout sur le piano, je l'invite d'un coup sec à rejoindre les pentes et s'écarter du

3. Couleuvre verte et jaune : *Zamenis gemonensis, Laurenti* ou *Zamenis gemonensis viridiflavus*, aujourd'hui *Coluber viridiflavus*, nommée par Lacépède en 1789.

4. Raymond Rollinat, *La vie des reptiles de la France centrale*, Delagrave, 1934, 1937 et 1946. Réédité par la Société Herpétologique de France en 1980.

trou. Aussitôt, Edouarda réagit en montrant sa tête. C'est bien le sanghyar, téméraire et puissant dont les mues traînent çà et là dans le jardin, aux abords de la maison, mais aussi dans l'hortensia grimpant et la vigne à fruits bleus.

Il y avait donc une explication aux poursuites et glissements sans fin entendus la nuit précédente avec rebondissements, cris et coups puis chute d'un corps dans le petit bassin qui s'avéra être, tous poils mouillés, Décibelle en fuite éclairée par la lune, chassée par les serpents enflammés.

Un dispositif constitué de chiffons imprégnés de térébenthine a calmé les ardeurs nuptiales des animaux. Le lendemain, j'ai croisé Edouarda courroucée. Elle montait dans les bois.

Le double-toit des maisons constitue un habitat temporaire recherché par les couleuvres. Les travaux d'isolation ménagent des logements pratiques pour une foule d'animaux, ce que Rollinat, mort en 1931, ne pouvait décrire. La zaménis n'y séjourne pas longtemps, préférant les bois secs et les rocailles, mais elle y revient régulièrement.

En construisant la maison, je n'imaginai pas à quel point elle serait un nichoir.

Depuis une décennie, le double linteau de la porte d'entrée abrite une portée de pipistrelles. Au printemps, les déjections noires et minuscules jonchent le seuil. Dès le mois de juin, les jeunes chauve-souris vont et viennent depuis ce secteur

du bâtiment vers le jardin. Rapides, peu visibles, trop nombreuses, elles n'ont pas reçu de nom. Pas plus que les mésanges bleues, pipits, grimpeaux, chardonnerets et grives dont les nids occupent la moindre anfractuosité des murs de la maison. Ou encore les lézards verts, écureuils, hérissons voyageurs. Il y a de la place partout : entre les pierres mal jointoyées, en rives sous le débord du toit, là où les coyaux soulèvent la pente pour rejeter plus loin la pluie en flux par gros temps.

J'évoque les animaux les plus visibles. Mais il existe un monde considérable dont la présence nous échappe, composé d'êtres silencieux, imperceptibles, lents, parfois mimétiques, absents aux regards de notre prédation, mais qui entre eux se connaissent, s'évitent, se pourchassent. Ce monde nous côtoie sans que nous en ayons conscience.

Insectes, ivresse des champs, fond sonore acide ou ronronnant, minuscules poussières chassées d'un revers de la main. Agacements. Perles  pin-gl es, diadèmes.

Le lieu où se développe le jardin est un vallon abrité des vents où je venais enfant chercher coléoptères, papillons. Quelques vaches p turaient dans le fond à l'époque du regain. Le sol toujours frais près du ruisseau ne connaît pas la sécheresse. Plus haut, sur le terrain où se trouve maintenant la maison, il y avait des landes ensauvag es. Déjà quelques chênes. J'ai acheté cette friche accidentée

après quatorze ans d'abandon. La partie sèche, transformée en une chênaie-charmaie de moyenne venue, abrite encore les papillons et les cétoines que j'avais toujours connus. Les pesticides répandus dans les champs alentour ne sont pas venus à bout de la diversité ambiante. Je considère comme réussie, non pas l'exécution de l'architecte dans l'ordonnance des formes, la balance des ombres et des lumières – pour cela je n'ai pas de jugement – mais le seul constat d'une vie sauvegardée.

Mieux encore : le Champ. Acquisition récente, il y a huit années seulement au moment où j'écris. Surface quasi plane, approchant l'hectare, exposée à la pleine lumière au-dessus de la vallée. À cet endroit devenu gagnage, croissent en vrac de multiples espèces herbacées. Une partie d'entre elles provient d'un semis effectué au départ. La prairie d'alors, formée d'une seule graminée (*Dactylus glomeratus*), fourrage destiné aux aliments d'hiver, devenue un champ fleuri aux humeurs variables selon les années et les saisons. Un relevé régulier fait état de l'évolution. La liste évolutive des plantes⁵ mérite attention, mais le plus surpre-

5. Voir liste exhaustive des espèces observées entre 1994 et 1998 in *Le Jardin en Mouvement*, Sens et Tonka, 4^e édition, Paris, 2001. Entre 1998 et 2003, la répartition des espèces a beaucoup changé. Les saponaires (*Saponaria officinalis*), véroniques en épis (*Veronica spicata*), scabieuses (*Scabiosa columbaria*), centaurees scabieuses (*Centaurea scabiosa*) et fenouil (*Foeniculum vulgare*) ont pris beaucoup d'importance.

nant vient de l'enrichissement en espèces animales. Sur le buddléia, j'ai compté cet été 2003 à la mi-juillet, 14 espèces différentes de lépidoptères, dont le Flambé, souverain planeur, le Petit Sylvain, la Belle-Dame, la grand Tabac d'Espagne aux aspects veloutés, un *Colias* rapide, un *Machaon* versatile dont les larves trouvent nourriture auprès des nombreux fenouils, un flot d'Epinéphèles et deux sphinx diurnes : le Macroglosse et l'élégant Gazé⁶.

Pour le tour de jardin – si j'avais à le faire selon mes préséances : les animaux d'abord – je finirais par le Champ en expliquant pourquoi, de tous les sites parcourus, c'est le plus important.

Que voit-on si ce n'est une friche freinée dans son élan, chaque année recyclée par une fauche d'automne ? Jardinage basique, drame tardif : rien n'est coupé avant la deuxième semaine de septembre⁷. Notre diversité floristique, essentiellement herbacée sous nos climats⁸, demande que la

6. Respectivement : *Iphiclides podalirius*, *Limenitis anonyma*, *Vanessa cardui*, *Pandoriana maja*, *Colias croceus*, *Papilio machaon*, *Hipparchia semele*, *Macroglossum stellatarum*, *Hemaris tityus*.

7. La fauche a lieu entre fin septembre et début novembre. Les recommandations de fauche tardive ont été données par Philippe Darge, alors président de la Fédération des Entomologistes de France. Les observations sur les couloirs de diversité en forêt gérée par l'ONF en Bourgogne indiquent cette époque de fauche comme meilleure sauvegarde de l'entomofaune qui a tendance à « s'enterrer » à l'approche de l'hiver.

8. Sous climats tropicaux la diversité s'exprime avant tout chez les ligneux. Un jardin tropical gagne à être suspendu, voire « canopéen ».

lumière soit faite au sol. Là se relaient les plantes et leurs hôtes discrets : grillons, criquets, sauterelles – base naturelle d’une stridulation constante – diptères nacrés, cicadelles rouges, guêpes polistes, longicornes imposants, chrysomèles... Entre les molènes, les mauves et les onagres visitées par les gros sphinx crépusculaires (*Sphinx ligustri*, *Herse convolvuli*), s’installe un réseau de toiles où trônent, suprêmes, l’argiope à rayures et d’autres araignées (*Argiope bruennichi*). La nourriture abonde. La trace des mulots rayonne sous les herbes. Les milans surveillent de haut, et la buse, et la hulotte, à la nuit. Et Léopold, ultime propriétaire, qui fait le tour en sautant.

Voyez dans ce brouillard indécis, sans chemin apparent, tous les chemins permis. Après tout ce n’est qu’un champ.